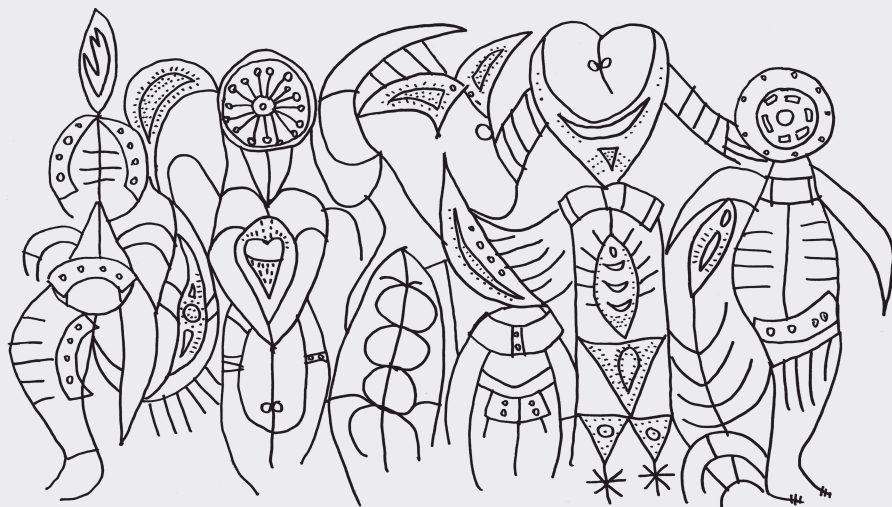


SOUS LA DIRECTION DE  
SABINE LAMOUR, DENYSE CÔTÉ  
ET DARLINE ALEXIS

# DÉJOUER LE SILENCE

Contre-discours sur  
les femmes haïtiennes



les éditions du remue-ménage

## **Impact de l'Occupation américaine sur la représentation des femmes dans la littérature haïtienne : hier et aujourd'hui**

*Marie-José Nzungou-Tayo*

COMME L'A SIGNALÉ LA SOCIOLOGUE Carolle Charles lors d'une communication faite sur les femmes haïtiennes sous l'Occupation américaine, un des paradoxes de cette occupation est d'avoir rendu possible l'émergence du féminisme en Haïti et permis aux femmes de la bourgeoisie de remettre en question l'ordre patriarcal en s'organisant (création de la Ligue féminine d'action sociale) et en affirmant leur pensée dans leur propre journal (*La Semeuse* puis *La Voix des femmes*). Les femmes prennent donc la plume et, à travers le roman et non plus la poésie, elles se représentent et font le portrait de leur société. Leurs premiers textes se démarquent de la production masculine par l'utilisation de la première personne et du monologue intérieur ainsi que par une approche thématique centrée sur l'individu, sa famille et son groupe social plutôt que sur l'engagement et le discours politique. Pour autant, les auteures haïtiennes ne font pas l'impasse sur la politique et l'engagement. Mais lorsque ces derniers s'invitent dans leurs textes, c'est en tant qu'éléments disruptifs et destructeurs de l'équilibre familial et social. L'Occupation américaine marque, selon nous, un tournant dans la représentation littéraire de la femme haïtienne, et nous nous proposons de discuter de ce changement en nous appuyant sur deux textes emblématiques de la littérature sous l'Occupation américaine de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, *Le choc* de Léon Laleau

(1932) et *Le joug* d'Annie Desroy (1934). Nous comparerons les visions masculines et féminines de la femme et discuterons des implications idéologiques qui les sous-tendent. Il s'agira de repérer la mise en place de modèles qui marqueront les représentations subséquentes de la femme haïtienne par nos écrivains.

### **Les femmes sous le regard des écrivains**

Dans son analyse des romans parus sous l'Occupation et après celle-ci, Dash (1997) note le caractère convenu et les stéréotypes qui marquent la représentation des relations entre Haïtiens et Américains. De même, Hoffmann (1992) consacre un chapitre à la représentation des Américains dans les romans haïtiens. Il note que « [l']image de l'Amérique puissante, matérialiste et expansionniste et des Américains cupides, racistes et brutaux se retrouvera dans les lettres haïtiennes après l'Occupation » (Hoffmann, 1992, p. 113). Il passe en revue de nombreux poèmes écrits par des auteurs masculins et en arrive à cette conclusion :

Même lorsqu'elle n'est vue qu'en tant que symbole, la femme occupe une place ambiguë dans l'imagination poétique haïtienne. Elle est le plus souvent considérée comme un objet, sa valeur étant fonction de la convoitise qu'elle éveille. Telle un produit de la nature, elle est faite pour le plaisir de l'homme. Elle n'est pas sa compagne ; elle ne semble pas avoir d'âme et le seul sentiment qu'elle connaisse est le désir. Ce qui ne veut nullement dire qu'elle lui est inférieure : au contraire elle participe mieux que l'homme de l'harmonie naturelle. Son instinct est plus précieux que le rationalisme masculin, puisqu'il lui permet la connaissance intime du monde essentiel (Hoffmann, 1992, p. 77).

Bien qu'Hoffmann ait identifié les caractérisations de la femme dans la poésie masculine haïtienne et signalé l'influence des idéologies sur ces représentations, il ne s'attarde pas aux liens entre histoire, posture idéologique et représentation. Il termine sur une contradiction : il reconnaît que les femmes sont traitées comme des objets sexuels mais nie qu'elles soient traitées en inférieures. Il ne remet pas

en question les symboles associés aux femmes dans les poèmes examinés et après avoir comparé la représentation des femmes par les poètes haïtiens à celle par les poètes espagnols, qui oscillent entre « adoration » et « indignité », il n'hésite pas à conclure par cet oxymore qui ne peut que laisser perplexe : « Indignité ? Adoration ? Disons plutôt irrévérence qui n'exclut pas le respect » (Hoffmann, 1992, p. 77).

Dans son essai sur les représentations d'Haïti dans l'imaginaire américain, Dash (1997) relève dans les fictions parues pendant l'Occupation une allégorie de la relation entre Haïti et les États-Unis à travers la description de la relation sentimentale entre une jeune femme haïtienne naïve courtisée par un officier américain prédateur. Il signale un certain nombre de romans des années 1930 construits autour d'une trame mélodramatique mettant en scène cette relation dont un jeune amoureux haïtien fait les frais et à laquelle il essaie désespérément de s'opposer. Dash appuie son argumentation sur le roman de Léon Laleau, *Le choc* et sur celui de Stephen Alexis, *Le nègre masqué* (1932). Il utilise également deux romans de femmes, *La blanche négresse* (1932) de Cléante Valcin et *Le joug* (1934) d'Annie Desroy. Bien que ces derniers lui auraient permis de contraster l'approche des écrivaines par rapport à celle de leurs confrères, il n'attache pas de spécificité féministe à cette différence. Par ailleurs, il propose une analyse du roman de Maurice Casséus, *Viejo* (1935), dans laquelle il fait remarquer comment la relation du personnage féminin, Olive, avec un Marine américain, Cap, devient une représentation du rapport d'Haïti aux États-Unis. Dash relève un commentaire d'un personnage, Mario, selon lequel la prostitution de la jeune femme symbolise la prostitution de son pays (Dash, 1997, p. 64-65). L'Occupation américaine marque un tournant dans la représentation des femmes, que ce soit en poésie ou dans le roman. En effet, ce qui change avec l'Occupation, c'est le rôle allégorique de la femme. Identifiée au pays, elle devient un enjeu : celui de la lutte de pouvoir entre occupant et occupé. Ménard (2002) propose une analyse plus approfondie en soulignant le rapport de pouvoir à l'œuvre pendant l'Occupation. Alors que Dash considère ce motif littéraire comme un stéréotype éculé, Ménard démontre que la récurrence du motif s'explique par le fait que pouvoir et sexe se trouvent souvent en corrélation dans les situations de domination et

donnent une indication cruciale sur la façon dont les Haïtiens se voient par rapport aux Américains (Ménard, 2002, p. 26).

Effectivement, *Le choc* et *Le joug* articulent bien cet enjeu de pouvoir que représente le corps de la femme. Dans les deux romans, nous relevons une scène de tentative de viol et dans les deux cas, le corps de la femme haïtienne violentée devient le symbole de la patrie occupée. Analysé par Dash et Ménard, cet épisode où Maurice Desroches dispute sa fiancée à un officier du corps des Marines au cours d'un bal est chargé d'une force émotionnelle. Ironiquement, c'est dans cet environnement mondain et à cause de cette rivalité somme toute superficielle que le protagoniste de Léon Laleau connaît un revirement : initialement favorable à l'Occupation, il devient un opposant farouche à celle-ci. Il faut dire que la rivalité amoureuse est sans doute la goutte d'eau qui fait déborder le vase des humiliations (réquisitionné comme porte-faix par des Marines ; écarté d'un poste au profit d'un protégé américain, sous-payé par rapport à un employé américain...). Pour mieux comprendre ce paradoxe, il faut relire les réflexions de Maurice Desroches après son humiliation :

Oui, si je m'étais trompé ? S'ils allaient employer, pour les affaires de l'État, la méthode d'accaparement sans discussion du Lieutenant Martine ? S'ils prenaient à notre Patrie, ainsi que le Lieutenant Martine à Josette, s'ils prenaient à notre Patrie, et malgré elle, ces fleurs qu'elle porte à son corsage et qui la font originalement belle, même aux yeux de ceux qui dédaignent les particularités qu'elle tient de ses hérédités multiples et disparates ? (Laleau, 1932)

Un autre trait marquant de la représentation des femmes découlant de l'Occupation, c'est le contraste fondé sur la couleur et la classe. Les femmes de la bourgeoisie mulâtre paraissent naïves, effacées, indécises et soumises lorsqu'elles sont jeunes. En revanche, celles d'un certain âge se révèlent perfides, calculatrices et prêtes à tout pour tirer profit d'une association avec l'occupant. Ces femmes sont à la recherche d'une sécurité et d'un confort menacé par l'instabilité politique du pays ou par la précarité financière familiale. De ce point de vue, le portrait de Josette, la fiancée de Maurice, et celui de Louise Raynal, sa future belle-mère, sont très révélateurs des préoccupa-

tions des matriarches de la bourgeoisie haïtienne de l'époque. Il faut rappeler que les représentations de la bourgeoisie haïtienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sont fortement marquées par les modèles des romans réalistes et naturalistes français. Une lecture chronologique des romans haïtiens permet de voir l'émergence de la critique sociale dans la littérature haïtienne à une époque où les classes sociales haïtiennes se structurent sur le modèle français du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'apparition d'une bourgeoisie commerçante urbaine. Le romancier Fernand Hibbert a su capter ce moment de l'histoire sociale d'Haïti dans sa description de la société haïtienne dans ses romans et nouvelles. Il est bon de comparer les romans de Frédéric Marcelin publiés au tout début du siècle – *Thémistocle Espaminondas Labasterre* (1901), *La vengeance de Mama* (1902) –, celui de Justin Lhérisson, *Zoune chez sa nainnaine* (1905), aux romans d'Hibbert pour mesurer les changements structurels ayant pris place depuis la proclamation de l'indépendance. Dans les romans d'avant l'Occupation, le préjugé de couleur hérité de la période coloniale ne transparait pas encore. On rencontre la dichotomie ville/campagne, mais les femmes ont une forte personnalité, quel que soit leur âge. Elles sont certes objets de désir et cibles potentielles du viol dans plusieurs textes (*La vengeance de Mama*, *Zoune chez sa nainnaine*), mais à aucun moment elles ne paraissent fragiles ou impuissantes. En revanche, dans les textes parus pendant et après l'Occupation, les femmes se voient divisées en deux catégories : les femmes objets et les femmes d'action. La première catégorie offre des portraits de femmes de la bourgeoisie superficielles et dépendantes. Les romans de l'Occupation sèment le germe des stéréotypes masculins dans la représentation des femmes, stéréotypes articulés en termes de collaboration ou de résistance. De ce point de vue, *Le choc* de Léon Laleau et *Le nègre masqué* de Stephen Alexis sont emblématiques de cette époque et marquent un tournant dans la représentation symbolique de la femme haïtienne. On voit se constituer le stéréotype de la mulâtresse bourgeoise vénale et « blancophile », dont le prototype culmine avec le portrait de Germaine Paturault de Jacques Stephen Alexis (*Compère Général Soleil*, 1955). Contrastant avec ces dernières, des portraits de paysannes ou de citadines des milieux populaires célèbrent les compagnes de lutte, courageuses et fidèles, dont

les prototypes se retrouvent dans les personnages d'Annaïse de Jacques Roumain (*Gouverneurs de la rosée*, 1945) et de Claire-Heureuse de Jacques Stephen Alexis (*Compère Général Soleil*, 1955).

### **Les écrivaines et la représentation des femmes sous l'Occupation**

Avec l'émergence du féminisme sous l'Occupation américaine, les femmes font entendre leur voix et s'organisent (création de la Ligue féminine d'action sociale). Elles entrent en littérature, pourrions-nous dire, dans la mesure où elles créent la revue *La Semeuse*, et se lancent dans l'écriture de romans. Ménard nous rappelle que « *Cruelle Destinée* est le premier roman publié par une femme haïtienne » en 1929 et que, pour son auteure, Cléante Valcin, un point de vue féministe devient une condition liée à l'affirmation d'une identité haïtienne (Ménard, 2002). Nous avons préféré le roman d'Annie Desroy pour notre étude comparative en raison de la proximité de sa date de publication et de celle du roman de Laleau (deux ans d'intervalle) et surtout en raison du contraste de la période évoquée dans les romans (début de l'Occupation pour Laleau, dernières années de celle-ci pour Desroy). Pour les deux auteurs, il s'agit du seul roman publié. Le premier met en scène un couple qui sera « défait » par l'Occupation tandis que le second nous présente un jeune couple dans les premières années de son mariage. Les deux romans présentent de jeunes hommes de la moyenne bourgeoisie pris en tenaille entre leurs besoins financiers et leurs sentiments patriotiques.

Même si le cadre temporel des intrigues se situe aux deux extrêmes de l'Occupation américaine, la blessure nationale n'en est pas moins forte et l'interrogation des personnages demeure la même. Ainsi, l'emmenagement des Murray dans la maison voisine de Fernande Vernon fait naître chez cette dernière un sentiment d'amertume : « Et sa rancœur d'Haïtienne non résignée, monta en elle contre cette maudite Occupation qui s'imposait à son pays, l'opprimant et l'appauvrissant » (p. 17). Dès les premières pages, Laleau souligne l'animosité rentrée de la petite et moyenne bourgeoisie contre l'occupant tout en signalant la position d'observatrice (et quelque peu voyeuriste) que va occuper

Fernande Vernon dans la suite du roman. En effet, imaginant la vie trépidante de ses futurs voisins, la jeune femme se dit : « Je me distrairai à *regarder* la joie et la richesse des autres ! » (p. 17, souligné par nous). Et le narrateur omniscient de noter : « [...] et un long soupir souleva sa poitrine » (p. 17). Tout au long du roman, l'Haïtienne va « observer » ses voisins et leurs amis. Elle semble fascinée tout en se disant scandalisée par le comportement des Américaines.

Les voitures s'emplirent de femmes au verbe haut. Quelques-unes conduisaient, cigarette aux lèvres, attentives, un pli au front. D'autres, toutes menues, blotties contre de grands gaillards dans d'immenses limousines, ne laissaient entrevoir sous un petit chapeau qui leur masquait le front et les yeux qu'un bout de nez insolemment relevé et une petite bouche peinte d'un rouge vif (p. 19).

Plus loin dans le roman, la jeune femme, discutant avec son mari, précise ce qui la choque chez les Américaines, qu'elle voit comme de vulgaires arrivistes (p. 38-39).

En fait, à y regarder de plus près, le narrateur omniscient et le point de vue des personnages haïtiens sont centrés sur les Américains et leur interaction avec la population haïtienne. Le roman insiste sur le caractère prédateur de l'Occupation et chez Desroy comme chez Laleau, Haïti est comparée à une femme : « La pauvre princesse noire il n'y a que son argent qui soit bon à "souffler" » (p. 37). Lorsque son mari ironise sur la pauvreté d'Haïti par rapport à la richesse des États-Unis, Fernande Vernon fait remarquer l'iniquité de la situation où les occupants viennent s'enrichir sur le dos de ce pauvre pays où ils trouvent des avantages qu'ils ne connaîtraient pas dans leur propre pays (p. 37). Elle dénonce une « avidité à jouir » révélatrice du « parvenu ». Ayant reçu une éducation bourgeoise et francophile, M<sup>me</sup> Vernon laisse transparaître ses préjugés de classe : « Si tu les observais comme moi tu verrais que la manière même de s'habiller des femmes révèle sinon leur manque d'éducation du moins un laisser-aller absolument peuple » (p. 37). Pourtant, lorsque leur situation financière s'améliore grâce au poste de traducteur obtenu par son mari auprès du colonel Murray, Fernande se met à suivre discrètement la mode de ces Américaines si méprisées (p. 109).



La plupart des critiques mettent l'accent sur la lubricité du colonel Murray et sa tentative de viol sur Fernande ou encore sur le racisme d'Arabella Murray. Tardieu-Feldman (1974) propose pour sa part une analyse détaillée des différents protagonistes tout en signalant combien Desroy se démarque de ses confrères et de sa consœur Cléante Valcin dans sa représentation des Américains. Tout d'abord, le discours méprisant habituellement réservé aux Français est cette fois-ci placé dans la bouche du colonel Murray. Tardieu-Feldman signale le caractère artificiel de ce discours, qui reprend celui d'intellectuels haïtiens de l'époque (Jean Price-Mars en particulier) sans utiliser celui des intellectuels américains anti-occupationnistes dont les textes avaient pourtant été publiés dans les journaux haïtiens (Tardieu-Feldman, 1974, p. 41-44). Elle signale en outre le manque d'épaisseur psychologique des personnages féminins haïtiens (Fernande, la bourgeoise et Lamercie, la petite bonne des Murray) : à bien y regarder, le centre d'intérêt du roman ne se trouve pas du côté haïtien mais plutôt du côté américain. Bien que Desroy utilise un narrateur omniscient, elle fait varier les points de vue et il me semble qu'on pourrait réinterpréter l'insignifiance des personnages haïtiens par rapport à leurs homologues américains à travers la relation de pouvoir entre occupants et occupés. Comme le signale Myriam Chancy, « Desroy examine la dynamique raciale, sexuelle et de classe pendant l'Occupation à un niveau psychologique » (Chancy, 1997, p. 19). Bien que le titre initial du roman (*Murray, l'indigénophile*) et les analyses critiques suggèrent que Murray a une vision progressiste et « indigénophile », rien n'est moins certain. En effet, s'il se permet de critiquer le comportement politique et social des Haïtiens (p. 106-108) et s'il rejette le comportement brutal d'un de ses collègues (p. 90-94), ce n'est qu'après avoir assisté à une cérémonie vaudou qu'il sent le besoin de « civiliser » les masses haïtiennes (p. 138). S'il crée un dispensaire et autorise la construction d'une école (baptiste), il utilise cependant sa position pour s'offrir les jeunes paysannes haïtiennes de son district, satisfait de les voir se battre pour obtenir ses faveurs (p. 139). Curieusement, seule Ménard relève la contradiction de ce comportement sexuel prédateur, qui jette une

ombre sur son « indigénophilie » et remet en question sa philanthropie (Ménard, 2002, p. 215).

En fait, *Le joug* présente Haïti comme un lieu de jouissance où les Américains peuvent se laisser aller à la recherche du plaisir (p. 81-86) et à l'exercice du pouvoir d'une violence à la limite de la perversion, comme l'illustre la brutalité d'officiers américains à l'égard d'une femme accusée de vol (p. 92-93) et d'une autre accusée d'espionnage pour les Cacos (p. 166-167). Malgré l'interaction entre le couple haïtien (les Vernon) et le couple américain (les Murray), l'intrigue accorde beaucoup plus de place aux Murray et à leurs amis américains. Les Haïtiens ne traitent pas sur un pied d'égalité avec leurs interlocuteurs. Objets de désir ou de mépris, ils représentent l'attrait du fruit défendu vu que des relations sexuelles interraciales ouvertes sont prohibées par le profond racisme de la communauté américaine. Lorsque le point de vue narratif est celui des Vernon ou de Lamerchie, il demeure celui du subalterne. Ainsi, dans un chapitre où Desroy met en scène des discussions politiques entre Frédéric Vernon et le colonel Murray, elle souligne la gêne et l'humiliation rentrée du jeune homme qui doit accepter la leçon paternaliste de son patron (p. 136). Sur ce point, Chancy (1997) offre une analyse beaucoup plus fine et beaucoup plus perceptive que celle d'Yvette Tardieu-Feldman (1974). Elle relève comment Desroy renverse le stéréotype sexuel raciste qui attribue une sexualité débridée aux Noirs en dévoilant l'obsession sexuelle des personnages américains (Chancy, 1997, p. 32). Une scène nous semble très révélatrice de ce point de vue. En effet, la raciste Arabella est sensible à la sensualité de Fernande et attirée par la virilité de Frédéric Vernon. Il est intéressant de relever les termes utilisés par Arabella – « un beau mâle », « une brute » (p. 63) – qui reprend les clichés associés à la sexualité nègre. Elle ne peut s'empêcher d'éprouver une montée du désir sexuel en observant l'étreinte du jeune couple. Elle se précipite dans les bras de son mari à la grande surprise de ce dernier, mais le narrateur omniscient nous la montre agissant comme « hallucinée » (p. 64). Trop négrophobe pour céder à son attirance pour Frédéric Vernon, Arabella va pourtant s'amuser à le provoquer en offrant « sa nudité à peine voilée » (p. 175).

Laleau tout comme Desroy montrent l'impuissance de la petite bourgeoisie à s'opposer à l'occupant. Dans les deux romans, la confrontation entre occupant et occupé se joue sur le corps de la femme : corps symboliquement violé dans *Le choc*, corps échappant de justesse au viol dans *Le joug*. Dans les deux cas, le corps de la femme symbolise la patrie humiliée et dans les deux textes, les auteurs évoquent à quoi renvoie ce symbolisme. Dans *Le choc*, il s'agit de la perte de la virilité et la crainte de l'exil forcé, comme le constate un ami de Maurice Desroches (p. 136). En revanche, chez Desroy, les Vernon évoquent le risque de relations interraciales qui renforceraient la présence américaine en produisant « des milliers de petits mulâtres produits d'Américains et de négresses » (p. 36) et se lamentent sur leur collaboration forcée avec un occupant abhorré. En fait, Fernande se montre beaucoup plus anti-américaine que son époux. À plusieurs reprises, dans le texte, on signale sa haine impuissante à l'égard de l'occupant (p. 39, p. 207). Si à la fin du roman de Laleau, le personnage choisit l'exil, chez Desroy, les personnages haïtiens disparaissent des derniers chapitres centrés sur le départ des Murray. Les deux romans se terminent sur le départ du bateau emmenant les personnages loin d'Haïti, mais là s'arrête la similitude. Maurice Desroches part seul, passager anonyme à destination du Havre (*Le choc*, p. 280) tandis que les Murray s'en vont transformés par leur séjour en Haïti, avec des bleus à l'âme mais sans attache (*Le joug*, p. 221-222). Les deux romans n'offrent aucune promesse d'un avenir meilleur pour le pays ainsi quitté.

### **Conclusion : hier et aujourd'hui**

Cent ans après l'Occupation de 1915, la présence de la MINUSTAH en Haïti invite à comparer les personnages féminins de Léon Laleau et d'Annie Desroy à ceux de Yanick Lahens. Avec la mise sous tutelle du pays depuis 2004 et la présence d'une force « d'occupation » des Nations Unies, les romanciers haïtiens revivent et ravivent la blessure de 1915. Lahens est la plus exemplaire de ce point de vue, car nous retrouvons dans plusieurs de ses nouvelles (*La petite corruption*, 2003 ;

*La folie était venue avec la pluie*, 2006) ainsi que dans son deuxième roman, *La couleur de l'aube* (2008), des jeunes femmes qui divisent le monde en « vainqueurs » et en « vaincus ». Issues de milieux populaires ou de la classe moyenne appauvrie, elles se déclarent prêtes à tout pour passer dans le camp des « vainqueurs » et avoir leur part du gâteau. Tout comme l'a fait remarquer Ménard (2002) à propos des romans de l'Occupation de 1915, il n'est pas question d'amour mais de calcul et de survie. Aujourd'hui, cependant, ce ne sont plus les mères qui décident du partenaire idéal, mais ce sont les filles elles-mêmes qui font délibérément ce choix, utilisant leur corps comme monnaie d'échange pour accéder au monde des puissants et à la société de consommation à la fois promue et promise. Lahens tout comme d'autres auteur-e-s proposent une nouvelle image de la femme haïtienne : quelquefois romantique, certes, mais lucide, voire cynique.

## Références

- Chancy, M. (1997). « Ayiti cé ter glissé: l'Occupation américaine en Haïti et l'émergence de voix féminines en littérature haïtienne », dans S. Rinne et J. Vitiello (dir.), *Elles écrivent des Antilles (Haïti, Guadeloupe, Martinique)*, Paris, L'Harmattan, p. 17-36.
- Dash, J. M. (1997 [1988]). *Haiti and the United States: Stereotypes and the Literary Imagination*, New York, Macmillan/St. Martin's Press.
- Desroy, A. (1934). *Le joug*, Port-au-Prince.
- Hoffmann, L.-F. (1992). *Haïti: l'être et lettres*, Toronto, Éditions du GREF.
- Hoffmann, L.-F. (1999). *Haitian Fiction Revisited*, Pueblo (Colorado), Passaggiata Press.
- Lahens, Y. (2004 [1999]). *La petite corruption*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Mémoire d'encrier.
- Lahens, Y. (2015 [2006]). *La folie était venue avec la pluie*, Port-au-Prince/Delmas, Legs Editions.
- Lahens, Y. (2008). *La couleur de l'aube*, Paris, Sabine Wespieser.
- Laleau, L. (1932). *Le choc*, Port-au-Prince, La Presse.
- Ménard, N. (2002). *The Occupied Novel: The Representation of Foreigners in Haitian Novels Written During the US Occupation, 1915-1934*, thèse de doctorat, University of Pennsylvania.
- Ménard, N. (s.d.). « Cléante Valcin », *Île en île*, <http://ile-en-ile.org/valcin/> (consulté le 28 avril 2016).
- Tardieu-Feldman, Y. (1974). « Une romancière haïtienne méconnue: Annie Desroy (1893-1948) », *Conjonction. Revue franco-haïtienne*, n° 124: « Femmes haïtiennes », août.